



### CHAPITRE TROISIEME.

DIGRESSION SUR LA POLOGNE. DESCRIPTION DE CE PAYS. PROJET DE GUERRE POUR UNE PUISSANCE QUI SEROIT DANS LE CAS DE LA FAIRE A CETTE RÉPUBLIQUE.

LA Pologne est un pays ouvert, sans villes fortifiées, assez peuplé, très-grand, rempli de grains & de bestiaux, & de choses nécessaires à la vie; très-couvert de bois, coupé par plusieurs grandes rivières toutes navigables, assez rempli d'argent. L'air y est sain, les maladies n'y règnent point comme dans d'autres climats; les étrangers comme les habitans s'y portent bien; & c'est un vrai pays pour la guerre. La promptitude avec laquelle il s'est rétabli, après vingt ans de guerre & de peste, en est une preuve.

La manière vagabonde dont les Polonois font la guerre, fait que l'ennemi, lorsqu'il s'attache à les suivre, est bientôt hors d'état de résister à leurs

leurs continuelles courses. Il ne faut donc point les suivre du tout, prendre des postes sur les rivières, les fortifier, s'y baraquier, & faire contribuer les provinces de la façon dont je l'ai dit.

Toute la république ensemble n'est pas en état de prendre une redoute bien palissadée; il n'y a rien de ce qu'il faut pour former le moindre siège; il n'y a ni artillerie, ni munitions; & le gouvernement est établi de façon que, tant qu'il subsistera, il ne pourra rien y avoir de toutes ces choses-là. C'est un fait que ne me discuteront pas ceux qui la connoissent; & quand ils les auroient, ces choses nécessaires pour la guerre, ils ne les conserveroient pas longtemps.

Comme le pays est tout ouvert, que toutes leurs forces consistent en cavalerie, tous ceux qui y ont fait la guerre ont cru qu'il ne falloit leur opposer que de la cavalerie: ce qui les a mis dans la nécessité de toujours changer de lieux pour subsister, de se séparer souvent, & d'envoyer toujours des détachemens en exécution, pour avoir des vivres.

La cavalerie polonoise, qui est fort leste,

tombe sur ces détachemens ; & bien qu'elle n'en batte guère, elle ne laisse pas que de les écorner par-ci, par-là ; ce qui ruine enfin, outre que cela fatigue extrêmement les troupes. Mais pour donner une idée de ces combats, il faut que je fasse la relation de deux affaires qui sont arrivées pendant le temps de la dernière guerre que les troupes saxones ont eues avec les confédérés de Pologne.

L'année 1716, une partie de la Pologne se souleva pour chasser les troupes saxones. Nous étions séparés dans différentes provinces : tout-à-coup ce feu parut. L'armée de la couronne ou l'armée de la république, consistante en vingt mille hommes, tomba d'abord sur le régiment de la reine-cavalerie, l'investit dans un village : ce régiment se rendit par composition & sans se défendre, & fut quelques heures après taillé en pièces de sang-froid. De là ils furent attaquer deux régimens de dragons qui, ayant appris cet événement, s'étoient mis en marche pour se joindre à d'autres troupes saxones ; ils les attaquèrent : & ceux-ci ayant appris, par l'exemple du régiment de la reine, qu'il ne falloit pas se rendre, se défendirent, les battirent à platte

couture, & prirent plus de vingt paires de timbales, avec des bottes d'étendards & de drapeaux. Cela arriva entre Cracovie & Sandomir, auprès d'un village nommé Tornos; c'étoit monsieur de Clingenberg, qui vit encore, qui commandoit ces deux régimens de dragons.

J'étois allé, de Jarisloff, en Lithuanie, pour aider à éteindre le feu qui avoit menacé de paroître de ce côté-là, lorsque cela arriva : j'avois laissé un détachement de quatre-vingt maîtres à Jarisloff, pour faire payer quelques contributions qui restoient dues aux troupes. Les Polonois confédérés investirent la place, qui est une petite ville entourée d'un mauvais boulevard, firent trois attaques générales, & furent repouffés.

Au bout de quinze jours, l'officier qui commandoit ce détachement, & qui se nommoit Stegman, n'ayant plus de vivres, parla de rendre la place. Après bien des allées & des venues, on lui accorda tous les honneurs de la guerre, & un chariot dans lequel étoient quarante mille écus, chose bien tentante pour les Polonois. Il sort, on le laisse passer : au bout

de deux jours de marche, on détache après lui huit cent chevaux, qui l'atteignirent bientôt & l'attaquèrent; il se bat avec eux pendant six jours, sans discontinuer de faire route.

Enfin, il vint me joindre à mon retour de Lithuanie, auprès de Varsovie, à cent lieues de Jarisloff, avec son chariot, les quarante mille écus, & soixante-huit maîtres, avec deux paires de timbales qu'il leur avoit prises, chemin faisant, n'ayant jamais pu être entamé, & n'ayant perdu dans tous ces différents combats que seize cavaliers. Cela paroît fabuleux; cependant rien n'est plus certain. Je pourrois encore faire le récit de pareilles affaires; mais en voilà assez pour donner une idée de ce peuple, & de sa façon de combattre.

Il n'est donc pas étonnant que ceux qui ont fait la guerre en Pologne se soient séparés, & aient fait des marches continuelles, bien souvent forcées, pour les atteindre, & quelquefois pour subsister : mais tout cela ne mène à rien avec eux, parcequ'ils sont d'une si grande légèreté, qu'ils font souvent des trente & quelquefois des quarante lieues dans un jour avec de gros corps; de façon que, sans aucune nouvelle, ils

vous tombent sur les bras , comme s'ils tombent des nues ; quelquefois ils vous surprennent , & toutes les affaires ne sont pas heureuses.

Outre cela, l'on n'y gagne rien de cette manière. Il faut donc les laisser courir, & s'attacher à occuper de bons postes, d'où l'on fait contribuer le pays d'alentour par des partis à pied. Comme le pays est couvert, c'est chercher, comme l'on dit, une épingle dans une botte de foin que de chercher ces partis ; & quand on les trouve, il n'y a que des coups de fusil à gagner : & à moins que ces partis n'entrent de jour dans des villages, & ne s'y amusent à boire, il est presque certain qu'ils feront leur expédition, sans être seulement apperçus.

De plus, cela écarte les Polonois des lieux où l'on prend des postes, parcequ'ils craignent extrêmement l'infanterie, & que cette façon de faire la guerre leur est toute nouvelle ; & qu'ils n'oseroient s'amuser à boire dans les villages, crainte d'y être surpris, risque qu'ils ne courent pas avec la cavalerie allemande, parcequ'elle est lourde ; & qu'il est impossible qu'un parti soit en campagne, sans qu'ils ne le sçachent par

les prêtres & les gentilshommes qui vont à toutes jambes les avertir & se mettre de la partie : de façon que l'on peut toujours compter d'être accompagné dans les marches, cherchant l'occasion de vous entamer, ou d'accrocher quelques traîneurs, ou quelqu'un qui s'écarte.

Les postes qu'il y a à prendre sont : premièrement, la pointe du Werder auprès de Marienbourg, où la Vistule se sépare : par ce moyen, on est le maître de la Prusse polonoise, du Werder, pays riche, abondant & peuplé; par ce moyen, l'on a Dantzick ville anféatique, Elbing, Marienbourg & Konisberg sur ses derrières; tous endroits qui fourmillent d'Allemands, & où on peut faire quantité de bonnes recrues. Outre cela, il y a beaucoup d'artisans & de marchandises; Konisberg & Dantzick sont deux ports où abordent beaucoup de vaisseaux de tous les pays de l'Europe, moyennant quoi l'on peut avoir des officiers & toutes sortes de munitions, ce qui n'est pas en Pologne; on leur ôte en même tems la facilité d'avoir ces choses-là.

Le poste dont je parle est beau & bon. La Vistule baigne des deux côtés cette isle : ce fleuve

est large dans cet endroit ; & le fort qu'on y construiroit ne sçauroit être attaqué que par une langue de terre étranglée qui a deux lieues de long : & ceux qui s'aviferoient de l'attaquer pourroient bien y trouver de grands obstacles. Deux petits forts, l'un sur la droite, l'autre sur la gauche de la Vistule, en rendent l'investissement impraticable aux Polonois, d'autant plus qu'il leur faudroit l'attirail de trois grands ponts de batteaux pour se communiquer ; ce qui est une grande affaire, non seulement pour les Polonois, mais pour toute autre nation qui viendroit faire la guerre en Pologne.

Ces forts seroient bientôt construits. La Pologne est le premier pays du monde pour y faire promptement des fortifications : la terre est aisée ; les sapins n'y manquent pas, ce sont des palissades toutes faites ; il n'y a qu'à les couper de longueur & les planter ; ils ont un pied de diamètre & plus quelquefois, & cela ne se hache pas si aisément. Outre cela, l'on en construit des casernes très-vîte, parceque les murailles se font de ces mêmes arbres, ainsi que tout le reste des bâtimens. Cela fait des bâtimens très-



fains, spacieux, & chauds en hyver, & qui sont faits en moins de rien : de sorte que l'on peut construire & casernes & magasins en très-peu de tems & sans frais; il ne faut que des haches, & tous les soldats sont propres à cette construction.

Je laisserois dans ce poste quatre mille hommes, & ils y feroient bien en sureté. Ensuite, j'irois à dix lieues de là prendre un poste à Gaudents sur la Vistule. C'est une petite ville située sur une hauteur, dans un marais qui a près de deux lieues de diamètre. L'on y arrive par une chaussée : cela parle de soi-même, sans que j'en dise rien. J'y mettrois mille hommes.

De là, j'irois dans une isle qui est auprès de Thorn, où j'établirois un poste pareil, au confluent de la Vistule avec le Bouc; j'établirois cinq mille hommes. Ce poste est admirable par sa situation. Le Bouc est une grande rivière sur laquelle se fait tout le négoce de la basse Lithuanie.

De là, j'irois à Janowitz, où je laisserois mille hommes : de là, dans le confluent de la Sonna avec la Vistule auprès de Sandomir. Ce poste est bon : la Sonna tient le commerce d'une  
partie

partie de  
mille ho

Je me

tre Sando

laisserois

vie, où

cinq mille

En rep

mettrois

cinq m

Bressalite

vestir ce p

le Nieme

lof, mill

mille ho

mes; ce

vu dans

les deux

jetter da

un poste

mille ho

Letou

Polono

choux

vainqu

T o

partie de la Ruffie polonoife : j'y laisserois cinq mille hommes.

Je mettrois un poste dans une isle qui est entre Sandomir & Cracovie, auprès de Solez; j'y laisserois mille hommes. De là, j'irois à Cracovie, où je mettrois dans le château & la ville cinq mille hommes.

En reprenant de Sandomir sur la gauche, je mettrois à Samoche mille hommes; à Leopold cinq mille. En revenant sur mes derrières à Bressaliteski, mille hommes; on ne sçauroit investir ce poste, & il est imprenable : à Pinsque sur le Niemen, cinq mille hommes : à Redzewilof, mille hommes : à Dolhinon sur la Willia, mille hommes : à Cowenoz cinq mille hommes; ce poste est incomparable, & je n'en ai vu dans lieu du monde un plus beau; il tient les deux rivières qui s'y joignent, & qui vont se jetter dans le Courchefharst. Il faudroit encore un poste à Pozen dans la grande Pologne, de six mille hommes.

Le tout seroit si bien occupé, que les vagabonds Polonois seroient obligés d'aller planter leurs choux, & de recevoir tranquillement la loi du vainqueur. Cela ne seroit cependant ensemble

que quarante-huit mille hommes, & trois mille huit cent chevaux, dont je leverois les trois quarts dans le pays: tout cela ne me coûteroit pas un fol: cela feroit l'affaire de deux campagnes, & j'aurois de l'argent de reste, fans que le pays fût trop vexé par les contributions; c'est-à-dire, que je ne leur demanderois qu'une bagatelle par feu. On a calculé que, si l'on payoit par tonne de biere qui se consomme en Pologne, une teinphe, qui revient à quinze sols monnoie de France, il y auroit de quoi entretenir une armée de trois cent cinquante mille hommes: de-là on peut juger de la grandeur de ce royaume, & du nombre de ses habitans.

Je suis persuadé que l'on peut faire cette conquête sans donner une bataille. Et il mourroit sans doute plus de soldats, durant le cours de cette guerre, de leur belle mort, que par les armes de l'ennemi. Comme les troupes ne seroient pas occupées par des marches continuelles, l'on pourroit s'appliquer, dans les différens postes, à la perfection des ouvrages de fortification; & comme il y a abondance de bois par tout, l'on pourroit faire de tels ouvrages, qui surpasseroient, pour la force, les meilleures places revêtues.

Alors l'étranger n'y trouveroit plus son compte : l'on seroit le maître, par le secours des rivières, de pourvoir les places menacées d'un siège : l'ennemi n'oseroit se hasarder d'entrer tout d'un coup dans le pays, & de les laisser derrière lui ; &, s'il le faisoit, il s'en trouveroit mal. Car d'où tireroit-il ses subsistances & toutes les autres choses nécessaires à la guerre & à la vie ? A quoi lui serviroit de se poster sur une rivière, s'il n'étoit pas maître de son cours ? Où irait-il subsister ? Sera-ce dans le milieu du pays ? il y seroit bientôt isolé, & obligé de décamper, faute de vivres. Que fera-t-il ? des sièges en forme contre des places fortifiées par la nature & par l'art ? ce n'est l'affaire ni des Impériaux, ni des Tartares, ni des Turcs, ni des Moscovites ; & il faut, pour cela, les richesses des Hollandois & des Anglois, unis ensemble. Car dans la dernière guerre contre la France, s'ils n'avoient point fait les frais des sièges, je pense qu'il ne s'en seroit guère exécuté. Il faut pour cela des richesses ; & tous les voisins de la Pologne n'en possèdent point, si ce n'est le Turc, qui n'est point à craindre par bien des raisons qui seroient trop longues à dire.

J'ai dit qu'il ne falloit que quarante-cinq mille hommes pour soumettre la Pologne : qui est-ce qui m'empêcheroit, quand j'y ferois établi, d'en avoir cent mille ? Le pays ne les fourniroit-il pas, ou ne les sçauroit-il entretenir ? Craint-on de n'en pouvoir faire la levée ? L'on me dira peut-être, que ce sont des Polonois ; comme si un homme n'étoit pas un homme ! Il n'y a que la discipline & la manière de les mener qui y font. Ceux qui croient que les légions romaines étoient composées de Romains de Rome se trompent, elles étoient composées de toutes les nations du monde : mais la discipline étoit la même ; & parcequ'elle étoit bonne, cette discipline & cette manière de combattre, les troupes aussi étoient bonnes, quand elles étoient commandées par d'habiles généraux.

Je dois dire encore un mot sur les levées des troupes de Pologne. Elles peuvent se faire aussi aisément que celles des contributions : l'on n'a qu'à demander un homme par paroisse ou village. Il faudroit faire marquer ces recrues au visage, de la marque de la troupe dans laquelle elles seroient, pour pouvoir les recon-

noître; ce qui les empêcheroit de désertter, parceque, dans leurs villages, ni dans aucun autre lieu, elles ne seroient point en fureté. L'on pourroit leur limiter un tems pour servir; mais il faudroit leur tenir parole exactement, & les renvoyer au bout de ce tems; ce qui par la fuite arrêteroît la désertion, & formeroit des troupes sûres. Les étrangers, & ceux qui voudroient s'engager de bonne volonté, pourroient être exemts de cette loi.

Durant le tems de guerre, il ne faut entrer en pourparler avec aucun Polonois, parcequ'ils ne cherchent qu'à tromper, à libérer leurs terres des contributions, & à amuser. Le vrai secret de les soumettre est de ne les point écouter. Sur-tout, il ne faut jamais accepter de leurs troupes: cela ne fait qu'embarasser, n'est bon à rien, fait du dégât dans les quartiers, & ne mène à rien. Ils viennent d'abord s'offrir en foule; mais, dès qu'ils ne retirent point d'avantages de leurs démarches, ils tournent casaque: & l'on n'a que le désagrément de les avoir nourris ou de leur avoir favorisé le moyen de piller leur propre pays, à quoi ils ne répugnent point.

Ce qui arrive encore souvent, est que l'on se fait battre quand on les a à ses côtés : ils s'enfuient d'abord, & vous font un vuide qui déconcerte vos troupes. Nous n'avons que trop d'exemples de ces choses-là. A l'égard de l'artillerie, il faut beaucoup de pièces de fer de six livres de balles ; l'on en trouve de bonnes & en quantité en Suède, & à bon marché ; il faut y faire faire aussi des affuts marins : & l'on peut faire remonter le tout sur la Vistule, pour en garnir les différens forts.

Lorsque l'on a ainsi établi ses postes, il est bien aisé de les mettre à la raison, parceque l'on peut les empêcher de se communiquer. On peut les menacer de la confiscation de leurs terres, s'ils ne se rendent chez eux dans un tel tems : & tous les autres moyens que l'on peut employer réussiront, parcequ'alors, se mettant à leurs trouffes, on les joint ; les garnisons de leur côté courent dessus, & l'on en viendra aisément à bout. Alors on peut parler d'accommodement, leur imposer des loix, & les leur faire exécuter. Voilà comme, avec un petit nombre de troupes & peu d'argent, je me ferois fort de les réduire en deux

ou trois campagnes tout au plus. Il peut arriver telle conjecture, qui pourroit permettre l'exécution d'un tel projet.

Je ne veux pas quitter la Pologne, sans parler de la manière dont je voudrois y construire des forts. J'ai composé mon système sur celui du roi de Pologne, qui me paroît au-dessus de tout. Il est conçu dans le grand. j'ai réduit le mien à des forts de campagnes. Et comme le bois est extrêmement commun en Pologne, je me persuade qu'il est bon, d'autant plus qu'une pareille fortification ne coûteroit rien; elle seroit hors d'insulte en très-peu de jours; & dans un mois, elle seroit en état de soutenir un très-rude siège.

Je suivrai dans cette partie la règle que je me suis prescrite dans le courant de cet ouvrage, qui est de faire remarquer les fautes des méthodes reçues, avant que de proposer mes nouveautés.

